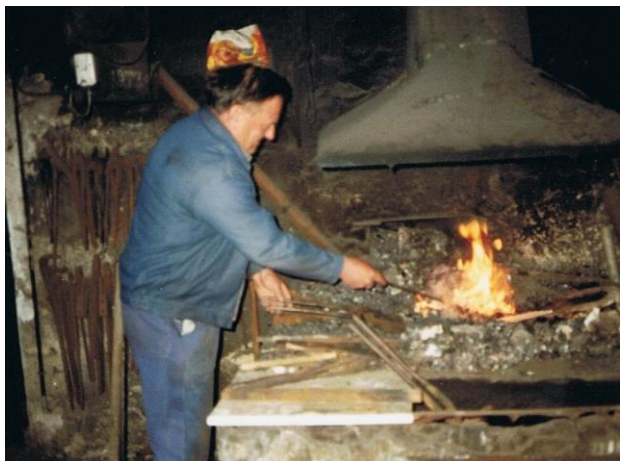


LE MARÉCHAL - FERRANT



Raymond Monnier en 1991 à sa forge

Portant sur leurs mains les cicatrices des étincelles de la forge, on les voyait autrefois, dès l'aube, rallumer le feu et on les entendait frapper l'enclume de leurs lourds marteaux.

Chaque village avait son maréchal-ferrant, voire plusieurs selon l'importance du bourg.

La naissance de la maréchalerie remonte à la conquête du cheval. Les soins à apporter aux chevaux se sont naturellement imposés à l'homme.

Les sabots du cheval correspondent à nos ongles, à un détail près : le cheval marche dessus.

L'usage de la ferrure à clous se répandant, l'entretien et les soins des pieds des chevaux nécessitant des connaissances spécifiques, les ateliers de maréchaux-ferrants voient le jour.

« Pas de pied, pas de cheval », expression bien connue de tous les propriétaires de chevaux.

Abcès de pied, fourbures, troubles orthopédiques, tendinites, le maréchal-ferrant est un précieux allié pour toutes les questions de santé en lien avec cet animal.

L'artisan commence par enlever l'ancien fer, il redonne sa forme au pied. Il raccourcit en général la pince, coupe la paroi en excès et râpe l'ensemble de la corne avant de reposer le nouveau fer.

Et il y en avait des chevaux à ferrer ! Ceux des fermiers étaient nombreux, ceux des voituriers (l'ancêtre de nos transporteurs), des particuliers et bien sûr des professionnels comme le médecin, le boulanger etc...

Sans compter les ânes, les bœufs de trait et la maréchalerie militaire.



Différentes formes de fers. Dans l'ordre des images :
Pour les chevaux, les ânes, les bœufs

En 1960, l'évolution industrielle avec le chemin de fer et le triomphe de l'automobile signeront la fin d'une apogée de la profession. Les équidés sont remplacés par les locomotives et la voiture remplace la traction animale.

Une reconversion du métier s'impose et certains deviennent forgerons ou mécaniciens, mais la plupart des maréchalleries seront condamnées à la fermeture. C'est aussi le cas pour le bourrelier et le charron, professions liées.

Dans les années soixante-dix, un retournement de situation inattendu relancera le métier avec la démocratisation de l'équitation de loisirs et un nombre de cavaliers croissant.

En plus du ferrage des animaux, les maréchaux avaient tous une activité parallèle qui prit de l'ampleur quand le travail vint à manquer faute d'équidés. Ils sont devenus forgerons, d'autres sont devenus ferronniers d'art.

Nous avons gardé quelques témoignages de ces maréchaux-ferrants qui ont marqué le passé de notre village :

Amédée Joffrion

Place de l'Hôtel de Ville (tout neuf)

On voit, devant son atelier, les animaux en attente d'être ferrés.

Il était plus prudent de réserver son tour à cette époque !

On voit également, sur la route, une charrue en attente de réparation

Né en 1860 à Tournon-Saint-Martin, il s'installe à Pleumartin après son mariage avec Joséphine, qu'il déclare comme commis.

Il décède en 1950 dans notre commune.



Un autre maréchal-ferrant de Pleumartin : Jacques Audinet



Jacques Audinet est né à Pleumartin en 1928. Dès 14 ans, il devient apprenti chez son père Roger, dont il prend la suite. En 1956, il se marie à Jeanne. Ils auront 3 fils. Sa forge se trouvait à l'arrière de celle de M. Joffrion. Il n'en reste plus rien. En plus de la forge, il vend du gaz et fait de la serrurerie à domicile chez ses clients.

Il abandonne alors ce métier devenant trop dur et travaille une douzaine d'années chez Giron, à Châtellerault, avant de prendre sa retraite. Il nous a quittés en 2002, âgé de 74 ans.

Jacques et son père ferrant le cheval de Mr Degenne en 1962.

André Lardeau :

Il naît à Pleumartin en 1910. Après avoir fait son apprentissage à Nalliers chez Théophile Chicard, maréchal-ferrant, il se marie à la Bussière, en 1934, avec Gilberte qui lui donnera 6 enfants.

Le couple part s'installer à Lésigny où André Lardeau occupe le poste de chef ferrailleur à la SACITA (SA de Constructions Industrielles et Travaux d'Arts, Paris, 5 avenue Ledru-Rollin), maître d'œuvre choisi pour la reconstruction du pont détruit le 29 août 1944 par le 3^{ème} SAS pour freiner l'avance des Allemands.

Il revient à Pleumartin après la guerre et reprend, en 1948, la suite de son père, Jules, à la forge familiale.



André Lardeau et sa femme en 1977



André Lardeau et sa fille Brigitte en 1960 devant leur maison route de Poitiers

Forgeron confirmé, il acquiert alors, entre autres, une solide réputation d'expert dans l'affutage des outils tranchants (cognées, haches, socs de charrues...). Artisans solidaires, M. Lardeau aidait de temps à autre Raymond Monnier quand ce dernier était surchargé de travail.

Pendant la dernière guerre, Lésigny était sur la ligne de démarcation. Cet homme discret, passant inaperçu aux yeux des Allemands habitués à le voir, profitait de la situation pour passer des documents dans les tubes de son vélo et conduire des fugitifs en zone libre dans le fond de la barque du docteur Rouzier. Il a fait partie de cette armée d'anonymes courageux et silencieux qu'il ne faut pas oublier. Il décède à Pleumartin en 1993.

Raymond Monnier :

Raymond Monnier naît à Vicq-sur-Gartempe en 1929.
Il fait son apprentissage de 1942 à 1945 chez Joseph Roy à Pleumartin.

C'est en venant travailler à vélo tous les jours qu'il rencontre Irma, sur son vélo elle aussi, et qu'il l'épouse en 1950. Le couple s'installe provisoirement dans une partie de la maison d'Anatole Cornet, le maréchal, dont il prendra la suite. Ils auront 3 enfants.

En plus de son métier, il a été pompier volontaire de 1956 à 1977.

En 1967, il encadre l'équipe de foot de Pleumartin.

Il décède le 10 octobre 2015 à l'âge de 85 ans, en laissant derrière lui le souvenir d'un homme affable et serviable.



Raymond Monnier ferrant l'âne de Monsieur Champalloux (1983)

Un très bel hommage d'un fils à son père maréchal-ferrant :

LE METIER DE MON PERE

*Je n'ai jamais appris le métier de mon père
Lorsqu'au lever du jour il travaillait le fer.
De son bras endurci, un faisceau d'étincelles
Jaillissait du foyer pour monter vers le ciel.*

*Près de la forge noircie de charbon et de suie,
La fumée s'étalait comme un manteau de pluie,
Il frappait son enclume avec tant de courage,
Tel un pantin fourbu, façonnant son ouvrage.*

*Quand la corne brûlée de tous ces ongulés
Embaumait le lundi une partie du quartier,
Les voisins enivrés accouraient non sans mal,
Pour fumer leur jardin de crottin de cheval.*

*Il devait entreprendre un immense travail
Et prévoir hardiment les moissons, les semailles,
En préparant, enjoué, les outils et machines
Nécessaires aux clients, sans même courber l'échine.*

*J'ai pourtant bien compris avec l'âge et raison,
Ce que la vie apporte quand on est forgeron.
Au début de décembre, c'était de bon aloi
De s'habiller de neuf pour fêter Saint Eloi.*

*Quand on a la sagesse, la force et le talent,
Eprouvons le plaisir d'être un jour artisan.
Je veux dire aux enfants et malgré tous ces ans,
Que mon père exerçait ce beau métier d'antan.*

(BM janv 2010)



LE FERRONNIER

Joseph Roy est issu d'une famille de cultivateurs à la Gaubertière, commune d'Archigny.

Né à Archigny le 23 mai 1888 (enregistré sous le nom de Clément, Joseph étant son deuxième prénom), il est l'aîné d'une fratrie de 5 enfants (recensement population de 1906).

Il se marie avec Georgette Neuvy en 1913 et aura 2 filles.

Après son divorce, en 1951, il s'installe rue Jules Ferry, dans l'atelier qu'il fait construire près de l'école.

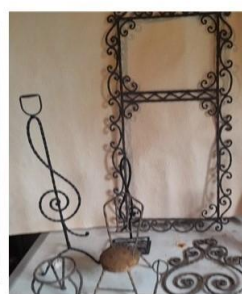
Les chevaux se faisant rares, il se tourne vers la forge et la fabrication des dents de herses par exemple.



Joseph Roy devant une table de sa fabrication (1965)



L'atelier et la maison que Joseph Roy a fait construire dans les années 1950



Divers objets fabriqués par Joseph Roy avec les tôles de récupération de sa « Licorne »

A partir des années 60, M Roy ne faisait plus que de la ferronnerie. Il fabriquait des objets avec les tôles qu'il prélevait sur la carcasse de sa voiture « La Licorne » et tout le fer qu'il pouvait récupérer.

Une anecdote : Comme tous les forgerons, l'été, dès l'aurore, sa forge fumait et les coups sonores du marteau sur l'enclume réveillaient le voisinage.

Aucun de ses voisins ne s'en plaignait, sauf un Parisien qui avait choisi Pleumartin pour passer une retraite paisible à la campagne. Ce dernier lui fit un procès, qu'il perdit au motif que le maréchal ferrant était là avant lui et qu'il aurait dû mieux se renseigner. Maurice le coq, dirait aujourd'hui : excellent discernement !

Il décède à Pleumartin le 29 avril 1972.

La liste de ces artisans pleumartinois est loin d'être exhaustive ; sur le XIX^e siècle, nous avons trouvé, entre autres, MM. Beaulu et Clovis, rue de la république à Pleumartin, M. Philippe à Crémille. Malheureusement, sans plus de détails.

Le premier maréchal repéré dans nos archives, en 1634, s'appelait, ironie du sort, Claude Baudet !

Il faut cependant savoir regarder devant soi et se réjouir que la flamme de la forge ne soit pas encore définitivement éteinte.

Nous avons aujourd'hui, pour la maintenir vivante, un jeune forgeron, Emmanuel Bailly.



Né en 1970 à Tournon-Saint-Martin, il s'est installé, en 2008, rue Jules Ferry avec Sylvie sa compagne et leur fille Rose. Ses travaux de ferronnerie et de serrurerie sont destinés aux particuliers (portails, marquises, chainages etc...) et aux professionnels.

Un homme très sympathique, doublé d'un vrai professionnel, nous lui souhaitons une longue carrière à Pleumartin.

